Toiles@penser

Cahiers d'éducation permanente de

La Pensée et les Hommes

Pourquoi l'athéisme et pas l'agnosticisme ?

Patrice DARTEVELLE

Dossier n° 2018 - 016

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)
Robert Hamaide, Georges Van Hout

Comité exécutif
Chemsi Cheref-Khan, André Dejaegere,
Anne-Marie Geritzen, Michèle Mignon, Jacques Ch. Lemaire

Rubriques
Publications – Radio – Télévision

Publications
Coralie Peres-Vogels
02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Secrétariat
Fabienne Vermeylen
02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale
Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
http://www.lapenseeetleshommes.be

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :
Iban : Be46 0000 0476 6336
de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 30 € (pour trois volumes thématiques et un numéro de « Francs-Parlers ») ou plus pour un abonnement de soutien. Si votre domicile implique un envoi par voie aérienne, majorez s'il vous plaît votre versement de 10 €.

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet
http://lapenseeetleshommes.be

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2018 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) **:**

n° 109 – *La Fondation pour l'assistance morale aux détenus*
n° 110 – *Que peut-on attendre d'un dialogue interconvictionnel ?*
n° 111 – *Islams et musulmans d'Europe à l'épreuve du libre examen*
n° 112 – *Francs-Parlers 2018*

Pourquoi l'athéisme et pas l'agnosticisme ?

Patrice Dartevelle

Au plan historique, athéisme et agnosticisme ont une origine commune, l'Athènes du Ve siècle avant Jésus-Christ. Cependant, si le mot « athée » est bien créé à cette époque, pour l'agnosticisme, seul le concept existe indubitablement, mais pas le mot.

Protagoras

En effet, Protagoras (environ 490-420 avant Jésus-Christ) propose très tôt une théorie de la connaissance qui fonde son agnosticisme.

Le premier des sophistes, célèbre en son temps (Platon décrit l'effervescence lors d'un retour de l'Abdéritain à Athènes), a écrit une phrase qui est le paradigme de départ de l'agnosticisme.

Elle provient de son ouvrage *Sur les dieux* qui est perdu, mais qui est cité par plusieurs sources avec parfois de légères différences (Platon, *Théétète* 162 d ; Cicéron, *De Natura deorum*, I, XXIII, p. 63 ; Eusèbe, *Préparation évangélique*, XIV, p. 3, p. 7 ; Sextus Empiricus, *Contre les physiciens*, I, pp. 55-56).

Suivons Sextus Empiricus et Eusèbe qui ajoute la seconde phrase :

> « Des dieux je ne puis dire ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas, ni quels ils sont quant à leur forme. Car nombreux sont les obstacles à ce savoir, leur invisibilité et la brièveté de la vie humaine. » Au lieu de « invisibilité », on traduit parfois par « l'obscurité de la question.[1] »

La formule s'inscrit dans la philosophie des sophistes.

[1] Traduction de Jean-Paul Dumont, *Les Sophistes. Fragments et témoignages*, Paris, 1969, Protagoras, B4.

Le livre *Sur les dieux* est le premier des *Antilogies*. Les *Antilogies* sont l'expression de la théorie sophistique sur l'existence de deux discours sur toutes choses, deux discours qui se contredisent ou qui s'annulent.

Cette position se concrétise par l'autre formule protagoréenne célèbre utilisée par Sextus Empirucus, reprise par Platon qui, en outre dans *Les Lois*, 716 C, la reprend sous la forme d'une contradiction trait pour trait « Or, pour nous la divinité doit être la mesure de ' toutes choses ' ».

Protagoras veut que l'homme soit mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas[2].

Un commentateur chrétien, Didyme l'Aveugle, explique plus longuement le point de vue de Protagoras. Pour celui-ci, pour des choses qui sont, l'être consiste dans l'apparaître : « Pour toi qui es présent, j'apparais assis ; à celui qui est absent, je n'apparais pas assis : que je sois assis ou que je ne le sois pas est obscur » ou encore « En moi qui suis sain, , il y a une perception du miel comme étant doux, alors qu'il est perçu comme amer par un autre qui est malade : qu'il soit doux ou amer est donc obscur[3] ».

Le doute absolu sur toute réalité fera estimer à d'aucuns – tant dans l'Antiquité postérieure à Diogène d'Œnonanda, épicurien du IIe siècle après Jésus-Christ, que chez les exégètes contemporains – qu'il devait s'ensuivre que Protagoras niait l'existence des dieux. On ne possède rien de tel et je ne crois pas à cette interprétation. Si Protagoras avait affirmé la non-existence de Dieu, il aurait été en contradiction avec sa propre philosophie : seule l'apparence a une réalité et de celle-ci on ne peut rien dire.

C'est au fond une position qui comporte certes une forme d'irrationalisme contestable, mais on peut la voir comme une position découlant d'une théorie de la connaissance. À mon sens, elle a peu à voir avec la timidité, l'irrésolution, ou la lâcheté que l'on prête habituellement aux agnostiques, que l'on soit athée ou déiste (et *a fortiori* théiste).

Le scepticisme

Le scepticisme semblerait mener le plus près de l'agnosticisme.

[2] Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, I, 216 *S1.*, traduction de Jean-Paul Dumont.

[3] Didyme l'Aveugle, « Commentaire sur le Psaume 34, 17 », traduit par Mauro Bonazzi dans *Les Sophistes I*, dir. Jean-François Pradeau, Paris, Flammarion, 2009, p. 62.

Ce n'est pas le cas du sceptique antique le plus représentatif par exemple, celui dont les textes ont été les mieux conservés, Sextus Empiricus (nous ne savons pratiquement rien de sa vie, il était actif vers 190). Comme Protagoras, il s'en tient aux phénomènes et sa critique porte sur ce qu'on dit des phénomènes. Curieusement –, ses arguments sont d'une étonnante faiblesse –, il refuse de nier l'existence des dieux.

Comme le font le plus souvent les sceptiques, Sextus Empiricus s'en prend aux affirmations sur ce qu'est Dieu. Pour concevoir l'essence du cheval, il faut connaître la forme du cheval. Ceux qu'il appelle les dogmatiques disent tous des choses différentes sur Dieu : qu'il est incorporel ou corporel, qu'il est à l'image de l'homme ou non, qu'il est dans le monde ou à l'extérieur. « Qu'ils nous proposent une esquisse… on nous parle d'un être impérissable et bienheureux, mais nous ne connaissons pas l'essence de Dieu et donc de ses attentes non plus. »

Pour lui, la preuve de l'existence de Dieu ne relève pas de l'évidence et Dieu échappe à la compréhension.

Certains disent que Dieu est la providence de toutes les choses. Si c'était le cas, dit-il, il n'y aurait ni mal ni méchanceté. S'il n'est la providence que de certaines choses, pourquoi sélectionne-t-il ? Ou bien la providence vaut pour tout, elle a le pouvoir et la volonté, ou bien elle a la volonté sans le pouvoir, ou bien le pouvoir sans la volonté ou bien aucun des deux. Mais la première hypothèse a déjà été réfutée. Si la providence a la volonté sans le pouvoir, elle est moins puissante que la cause qui lui permet de l'empêcher d'être une providence. Si elle a le pouvoir, mais pas la volonté, elle est méchante. Si elle n'a ni l'un ni l'autre, elle est méchante et impuissante. Dieu n'est donc pas la providence des choses de ce monde.

Soutenir que Dieu existe et qu'il est la providence de toutes choses est donc une ineptie[4]. S'il y a bien critique des discours théologiques, on ne voit pas d'agnosticisme affirmé chez Sextus Empiricus.

La manière est différente, mais Montaigne (1533-1592) est sceptique, mais pas agnostique. Tout ce que l'on peut dire, selon lui, est que Dieu est une puissance incompréhensible. Les religions sont pleines de contradictions : les chrétiens justifient leur foi par la raison, mais ce qu'ils croient est contraire à la raison. On croit par coutume, pas par vraie conviction. Placé dans un autre contexte, on adopterait une autre religion.

[4] J'utilise les pages 185-189 du volume *Les Sceptiques grecs*, textes choisis et traduits par Jean-Paul Dumont, Paris, Presses universitaires de France, 1966.

Puisqu'on ne peut pas décider en raison, le plus sage est de se conformer à la coutume.

Il n'a donc pas choisi la voie de l'agnosticisme, malgré l'époque qu'il connaît et ses meurtres innombrables pour raisons religieuses.

Dernier sceptique que j'examine : David Hume (1711-1776).

Dans ses *Dialogues sur la religion naturelle*, rédigés vers 1750, qu'il ne rendra pas publics de son vivant (mais préparera leur publication posthume en 1779), il met en scène un personnage, un déiste, un théiste et un sceptique, auxquels il donne l'avantage notamment dans sa conclusion. Pour Philon, le sceptique, une totale suspension du jugement est la seule ressource raisonnable[5].

Pour Hume, les religions ont une origine purement humaine. Elles proviennent de l'ignorance. Le dogme catholique de la présence réelle est ridicule : il sera probablement difficile, dans le futur, de persuader des peuples que des hommes aient pu croire ça !

Mais en définitive, tout est un inexplicable mystère et la seule solution : la suspension du jugement.

Il semble cependant être mort en athée.

On voit le problème général de toute la période chrétienne : l'obligation de croire (et de pratiquer) va interdire tout abandon manifeste de la croyance officielle. Les dissidents doivent ruser à leurs risques et périls. De ce fait, l'historique de l'athéisme, spécialement pendant cette période, est souvent difficile, ce qui ne justifie pas que Michel Onfray, dans son *Traité d'athéologie*[6], fait commencer l'athéisme au curé Meslier et donc au tournant des XVII[e]-XVIII[e] siècle.

En cherchant un peu, on peut aussi citer le cas de l'empereur Frédéric II Hohenstaufen (1194-1250) dont on ne sait trop s'il était athée ou agnostique. Il était sans doute matérialiste. Georges Minois conclut à son sujet : « cette extrême curiosité, ce souci constant de vérification indiquent plutôt un esprit rationaliste et agnostique[7] ».

Certains tentent donc une attitude de « négociation » avec le pouvoir.

---

[5] David Hume, *Dialogues sur la religion naturelle*, traduction et dossiers par Magali Rigaill, Paris, Folioplus, 2009, 256 p.

[6] Michel Onfray, *Traité d'athéologie. Physique de la métaphysique*, Paris, Grasset, 2005.

[7] Georges Minois, *Dictionnaire des athées, agnostiques, sceptiques et autres mécréants*, Paris, Albin Michel, 2012..

Le cas le plus clair de ce type est sans doute celui de Pietro Pomponazzi (1462-1525), qui publie en 1516 un traité *De l'immortalité de l'âme*. Il conclut que l'idée de l'immortalité de l'âme est un subterfuge, mais tout le début du traité dit le contraire « puisque toutes les religions affirment l'immortalité de l'âme, le monde entier serait trompé si l'âme mourait ». Pourtant, l'époque est un peu particulière. Le pape de l'époque, Léon X, et plusieurs cardinaux ne croient guère à l'immortalité de l'âme.

Autour de Darwin

C'est autour de Darwin, qui va cristalliser la question de l'agnosticisme, qu'on peut définir comme « le refus d'assumer en tant que foncièrement non argumentable, toute proposition positive ou négative concernant l'existence et la nature, jugées non connaissables, des commencements absolus[8] ».

Un concept peut exister sans qu'on sache qui a forgé le mot correspondant. Mais dans le cas d'agnosticisme et d'agnostique, on connaît l'inventeur, la date et les circonstances d'invention. Le mot a été proposé par Thomas Henry Huxley, le grand-père du biologiste et philosophe Julian Huxley (1887-1975) en 1869, dans le cadre des débats de la *Metaphysical Society*, dont il venait de se faire membre. T. H. Huxley était, selon Darwin, son « agent général » et il se définissait, lui-même, comme le « bouledogue » de Darwin. T. H. Huxley était sûrement très anticlérical et peut-être athée.

Huxley raconte l'histoire sur un mode ironique, provoqué par son agacement face à la juxtaposition des divers dogmatismes et des dogmatiques représentés au sein de l'association philosophique. Il leur trouve un point commun : ce sont des gnostiques, c'est-à-dire des gens qui affirment avoir une connaissance de l'inconnaissance. Ce terme va s'imposer, malgré une présentation de l'affaire qui est fortement ironique, relevant peut-être de l'humour anglais, à moins d'être une simple boutade. Huxley raconte que lors de sa présentation, il avait ressenti le malaise du renard, qui, après s'être échappé du piège, où il avait laissé sa queue, s'est présenté devant ses compagnons normalement pourvus de leur appendice. C'est une référence à une fable d'Ésope, reprise par La Fontaine sous le titre *Le renard ayant la queue coupée*, dont voici le texte :

[8] Je reprends cette définition à Patrick Tort, *Qu'est-ce que le matérialisme ? Introduction à l'analyse des complexes discursifs*, Paris, Belin, 2016, p. 549.

« Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son Renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc[9], car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les Renards tenaient conseil entre eux :
'Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
– Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.'
À ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée. »[10]

Le fond de la question est évidemment la position de Darwin lui-même.

Jeune, Darwin essaye d'entrer dans les ordres. Son grand voyage d'exploration s'écoule de 1831 à 1836, mais tout indique que c'est entre son retour et son mariage en 1839 qu'il abandonne le dogme et la religion, et « se convertit » au transformisme.

On a souvent soutenu que Darwin était agnostique. De fait, on trouve quelques déclarations de sa part allant dans ce sens. Dans son *Autobiographie*, écrite en 1876 pour ses enfants, il écrit effectivement : « Je ne prétends pas éclairer des problèmes aussi complexes. Le mystère des origines de toutes choses est insoluble pour nous ; et quant à moi, je dois me contenter de rester agnostique ».

Mais dans l'édition « restaurée » (sa femme était intervenue pour purger le texte original), il écrit : « Cette incrédulité gagna sur moi à un rythme très lent, mais fort à la fin complète… et il ne m'est point arrivé, depuis, de douter, ne serait-ce qu'une seule seconde, que ma conclusion fut correcte[11] ».

[9] Signifie ici « non sans dommage ».

[10] Je cite d'après Patrick Tort, op cit., pp. 551-552. Huxley a raconté l'épisode dans un article publié dans *Christianity and Agnosticism*, New York, s.d., pp. 20-21 et dans la revue *The Nineteenth Century*, 25 février 1889, pp. 169-174.

[11] Patrick Tort, *op cit.*, note 281, p. 548.

En outre, ses *Carnets* de 1837-1839 suggèrent, eux, que cet agnosticisme était pure façade pour cacher l'athéisme : « Éviter de montrer à quel point je crois au matérialisme ». Dans une lettre de 1853, il regrette d'avoir utilisé des expressions à consonance religieuse dans *L'Origine des espèces* : « J'ai longuement regretté de m'être aplati devant l'opinion publique et de m'être servi du terme ' création ' ; en fait, je voulais parler d'une ' apparition ' due à un processus totalement inconnu[12] ».

Par définition, Darwin n'a donc jamais été un militant de l'athéisme. À son propos, je rejoins Patrick Tort qui préfère parler d'athéité, c'est-à-dire un état de conviction de fait de l'homme sans Dieu. Pour Patrick Tort, l'agnosticisme apparaît comme une position de confort parce que le fait d'argumenter une non-existence pose des problèmes logiques réputés insurmontables.

La théière de Russell

Effectivement, croyants et agnostiques somment souvent les athées de démontrer la non-existence de Dieu, ce qui est impossible en stricte logique, sauf cas particulier (montrer que l'athéisme et une autre proposition s'excluent l'une l'autre et que l'autre est fausse).

Une précaution s'impose toutefois. En 1952, Bertrand Russell (1872-1970) rédige un article « Y a-t-il un dieu ? » pour la revue *Illustred Magazine*, qui refuse de le publier.

Son argument est le suivant : « Si je suggérais qu'il y a, en orbite elliptique, autour du soleil, une théière de porcelaine et que j'ajoute qu'elle est trop petite pour être détectée, et que j'en arrive à conclure que cette proposition ne peut être réfutée, on me considérerait comme un illuminé. Mais comment se fait-il que si l'existence de cette théière figurait dans des livres anciens, qu'elle était enseignée aux enfants, etc., toute hésitation à le croire deviendrait un signe d'excentricité… ? »

Certes, on lui répondra que sa suggestion est gratuite et que des millions de gens – dont certains très éminents –, croient en Dieu. N'empêche que renvoyer la charge de la preuve aux seuls athées n'est pas si « logique ».

En outre, comme le dit Dawkins, il n'y a pas de preuve de la non-existence de la licorne, mais personne ne doute de son inexistence.

[12] George Minois, *op cit.*, Paris, Albin Michel, 2012.

Les « preuves » de l'existence de Dieu

Examinons donc les preuves ou arguments en faveur de l'existence de Dieu et, ensuite, les arguments en sa défaveur. Beaucoup sont anciens, la préoccupation étant surtout médiévale. Je n'examinerai pas les arguments valant contre une religion particulière, ses Écritures, l'historicité de son ou ses fondateurs. Ils ont leur importance, notamment historique : ils ont souvent été le premier stade d'une évolution menant à l'athéisme. Cependant, ils ne sont pas fondamentaux.

Comme l'a relevé Dawkins, l'Église et les théologiens ont fini par cesser de trop cultiver ces arguments. Trop de preuve peut vouloir dire pas de preuve.

En 1987, André Léonard, alors futur évêque de Namur et archevêque de Malines-Bruxelles, écrit un paragraphe sur la précarité des preuves de Dieu :

> « Les preuves convainquent généralement surtout ceux qui n'en ont pas besoin. Cette relative inefficacité n'affecte pas seulement les preuves formelles, développées de manière technique. Plus généralement, c'est tout chemin métaphysique vers Dieu, qu'il ait la forme d'une « preuve » ou non, qui semble marqué d'une incurable précarité.[13] »

D'autre part, face aux difficultés de la raison, la foi et ce qu'elle a d'ineffable prend, de plus en plus, le dessus. Pendant longtemps, on a cherché un Dieu tout-puissant comme consubstantiel à son existence même. De plus en plus, aujourd'hui, en Occident, on parle d'un Dieu modeste et faible, comme le font, par exemple, Gabriel Ringlet ou Frédéric Lenoir.

La preuve ontologique de saint Anselme de Cantorbéry (1034-1109)

Elle consiste en un syllogisme :

– Dieu est un être parfait.

– Une perfection qui ne comprendrait pas l'existence ne serait pas parfaite.

– Donc Dieu est doté également de l'existence.

Dans la *Critique de la Raison pure (*1781 et 1787) Kant a répondu à l'argument (qui peut se présenter sous une forme légèrement différente : il

[13] André Léonard, *Les raisons de croire*, Paris, Fyard, 1987, que je cite d'après Robert Joly, *Dieu vous interpelle ? Moi, il m'évite… les raisons et la croyance*, Bruxelles, Epo et *Espace de Liberté*, 2000, p. 67.

n'y a rien de plus grand que Dieu…). L'existence n'est pas une propriété intrinsèque et l'argument confond un contenu conceptuel et un prédicat existentiel. En outre, si Dieu est parfait, d'où viennent les imperfections ? Plus généralement, pour le philosophe, les choses en soi ne peuvent être connues, mais seulement pensées, et l'existence de Dieu ne peut être prouvée.

L'argument de la cause première ou cosmologique

C'est l'argument de Platon, d'Aristote, de saint Thomas et de Leibniz. C'est aussi un syllogisme :

– Tout ce qui a commencé à exister a une cause.

– Or, l'univers a commencé d'exister.

– Donc il est, il existe une cause première – Dieu.

Kant n'a pas apprécié non plus cet argument, qui ramène au précédent.

On pose l'existence d'un être nécessaire, comme pour l'ontologique. Cette existence nécessaire devrait être démontrée expressément.

Plus humoristiquement, Bertrand Russell dans son célèbre *Pourquoi je ne suis pas chrétien* (1927) se rapporte à l'Indien qui affirme que le monde repose sur un éléphant et l'éléphant sur une tortue et qui, quand on lui demande : « Et la tortue ? », répond : « Et si nous changions de sujet… ».

Mais, si tout a une cause, qu'est-ce qui cause Dieu ? Si Dieu permet d'expliquer la création du monde, d'où vient la création de Dieu lui-même ? Saint Thomas réplique que l'argument consiste à poser Dieu comme un être qui a, en lui-même, sa raison d'être. Ce n'est en fait qu'une manière d'habiller son ignorance. Si A cause B est une expérience possible, A cause A n'est pas possible en logique.

Le *Big Bang*

L'exploitation du *Big Bang*, théorie du chanoine Lemaître en 1927, comme preuve de l'existence de Dieu, peut être une variante d'un argument du type « cause première ».

Le pape François, le 2 octobre 2014, déclare que le *Big Bang* ne contredit pas « l'intervention de Dieu, au contraire, elle la requiert ». Des physiciens ne suivent pas cela (même des catholiques comme Dominique Lambert, spécialiste du chanoine Lemaître). Le *Big Bang* ne désigne pas un instant zéro, mais le premier que nous atteignons avec certitude aujourd'hui.

Le dessein ou le principe intelligent ou le plan

C'est l'argument le plus fréquent des déistes du XVIII^e^ siècle et spécialement de Voltaire. C'est encore un syllogisme :

– Il est évident que le monde est inexplicable s'il n'y a pas un ordre en lui, pour que la nature fonctionne, les organismes naissent et vivent, etc...

– L'ordre n'est pas spontané.

– Il faut que la cause de l'ordre de la nature soit intentionnelle.

L'argument a été critiqué par Hume, dans le *Dialogue sur la religion naturelle*. Il estime que l'argument est fondé sur notre ignorance des causes réelles et que, de là, on passe sans preuve à la certitude d'un dessein divin. En outre, nous ne savons pas si la matière, elle-même, n'a pas un principe d'ordre.

Mais surtout, l'argument est très affaibli par la théorie de l'évolution. L'ordre n'a pas été créé pour nous. C'est nous qui, par sélection, nous sommes adaptés au monde.

En outre, s'il y a un principe intelligent, comment expliquer les ratés de l'évolution, les branches qui disparaissent pratiquement (Neandertal) ? La disparition inéluctable de la vie dans le système solaire fait-elle partie d'un plan aussi remarquable ?

L'argument du miracle de la vie

La vie n'avait qu'une chance sur des milliards d'apparaître, elle ne peut qu'être le produit d'une volonté. Mais, il y a des milliards de planètes, dans un univers qui existe au moins depuis plus de dix millions d'années.

Le pari de Pascal

Pascal, à un moment, admet qu'il n'y a pas de preuve, mais qu'on ne risque rien à parier. C'est une sorte de roulette russe, voire une forme d'agnosticisme.

L'argument moral

Le syllogisme est :

– Si Dieu n'existe pas, les valeurs morales objectives n'existent pas (le « tout est permis » de Dostoïevski).

– Or, la valeur morale objective existe.

– Donc Dieu existe.

L'argument des valeurs morales objectives veut dire, par extension, que les nazis avaient beau trouver bonne moralement l'extermination des Juifs, leur point de vue aurait toujours été mauvais, même en cas de victoire de leur part.

Mais, le lien entre l'existence de valeurs morales objectives et celle de Dieu n'est pas établi. En fait, certains trouvent souhaitable l'existence d'un dieu garant des valeurs morales.

Les arguments contre l'existence de Dieu

On peut faire l'épreuve contraire et passer aux arguments contre l'existence de Dieu.

L'argument métaphysique logique

L'argument vient de Carnap qui l'a formulé en 1934. Pour lui, Dieu n'est pas un être dont l'existence puisse être vérifiée empiriquement. Il en va de même, selon lui, – c'est le point fondamental de sa philosophie analytique – de tout énoncé métaphysique. Tout cela est vide de sens.

Si quelque chose n'est pas « prouvable », cela n'existe pas et s'en occuper est une perte de temps. Ça me semble être la position de l'athée belge francophone Jean Bricmont, professeur physique de l'Ucl.

Le paradoxe de l'omnipotence

Quand on parle de Dieu, il faut savoir de qui ou de quoi on parle. Quel est le rapport entre Dieu et les lois naturelles ?

On peut soutenir – c'est très dominant – aujourd'hui, que les lois naturelles sont indépendantes de lui. Si c'est le cas, nous restons dans la pleine rationalité, mais quel sens a encore ce Dieu ? On est proche des dieux de Lucrèce qui vivent dans les intermondes et n'agissent sur rien.

Mais on peut également soutenir que Dieu a le pouvoir d'empêcher qu'arrive quelque chose qui devait arriver. Il peut se dispenser des lois naturelles ou les modifier à sa guise. C'est la position de ceux qui croient à la religion, à la superstition, aux miracles. C'est la position de ceux qui contredisent le résultat de l'analyse du suaire de Turin par le carbone 14 : Dieu ne dépend pas du carbone 14, il ne s'applique pas à lui. C'est possible, mais cela signifie que tout notre savoir scientifique n'est qu'un jeu pour les enfants, ce qui contredit notre expérience quotidienne.

Argument de la superfluité

C'est l'argument de Laplace quand Napoléon lui fait remarquer l'absence de Dieu dans son système : « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse ». Ce n'est pas un argument dirimant. Il montre qu'on peut se passer de Dieu – et donc probablement qu'il n'a pas d'importance pour l'homme –, mais pas qu'il n'y a pas de Dieu.

L'indigence de la création et l'existence du mal

L'argument vient de ce que s'il existe un créateur du monde parfait, sa création doit être parfaite, sinon le créateur n'est pas parfait. Le monde étant imparfait, il n'y a pas de créateur parfait.

L'argument du mal est une variante de cet argument. Sextus Empiricus avait déjà exposé l'argument. On peut répondre que la douleur n'est qu'une illusion, ou que ce dieu est mauvais, ou laisse faire le mal par manque de puissance.

Ces dernières années, bien des philosophes, historiens ou théologiens chrétiens ont avoué ne pas pouvoir résoudre la compatibilité de l'existence de Dieu et de celle du mal. C'est le cas de monseigneur Léonard, de Jean Delumeau, d'Adolphe Gesché. Ce dernier a essayé de sauver la mise en disant que si Dieu a permis le mal, il est surtout le premier adversaire du mal et il conclut : « Ce n'est plus le mal qui est une objection contre Dieu, mais plutôt Dieu qui devient l'objection du mal ». Dans ces conditions, « la théodicée classique de l'homme, et 'la redécouverte' d'un Dieu, certes plus fragile et vulnérable, est la seule pourtant qui puisse nous délivrer[14] ».

L'argument de l'invention de l'idée de Dieu

C'est la thèse de Feuerbach dans son *Essence du christianisme* en 1841. Pour lui, croire en Dieu relève de l'aliénation et par là, il va influencer Marx. Pour lui, l'homme se dépouille de ses qualités et les attribue à Dieu. L'homme s'appauvrit pour que Dieu soit tout. Pour que Dieu soit tout, l'homme doit n'être rien.

Dieu est une projection de l'homme par laquelle il se coupe de lui-même. En Dieu, l'homme adore ses propres vertus et la religion, c'est le rapport de l'homme avec lui-même, ou plus exactement avec son être, mais un rapport avec son être qui se présente comme être autre que lui.

[14] Robert Joly, *op cit.*, pp. 36-37.

L'athéisme n'est pas une croyance

Je dirais donc que l'argument habituel « on ne peut pas démontrer la non-existence » peut être contrebalancé. Les arguments pour l'existence de Dieu ne convainquent pas. L'évolution des croyants vers une croyance intérieure, dont on ne peut rendre compte, qui saisit l'individu, me conforte.

Dans une *interview*, le cardinal-archevêque de Bruxelles-Malines, monseigneur Jozef De Kesel répond que deux théologiens l'ont beaucoup influencé. L'un est Dietrich Bonhoeffer, un protestant, inspirateur de la théologie de la mort de Dieu[15]. Pour lui, Dieu ne consiste pas en un apport surnaturel, à compléter les incapacités humaines : il y a unité entre Dieu et la réalité. Sa conclusion est qu'« il nous faut vivre en tant qu'homme qui parvient à vivre sans Dieu. Un pareil dieu ne peut démontrer son existence. Même un cardinal n'y songe plus. Croire est en fait, aujourd'hui, en Europe, un choix personnel.

Quant aux preuves de l'athéisme, je dirais que si la vérité, la preuve que l'on entend, dans les sciences physiques, est essentielle et, si l'étendue de ce qu'elles peuvent démontrer s'est considérablement étendue, elle connaît des limites par ce qu'elle peut trouver, mais aussi par nature.

La morale ne peut, fondamentalement, relever des sciences physiques. Poser, sans hésiter, qu'il n'y a ni Dieu ni transcendance est la meilleure garantie de liberté et de vérité.

L'athéisme n'est pas une croyance. L'incroyant, après réflexion et intime conviction, affirme quelque chose concernant la structure de la réalité. Dans ce cadre, l'athéisme n'est pas une vérité, au sens des sciences physiques, c'est une vérité fondée sur une argumentation. Cela peut être aussi le parti d'un croyant, mais en sens inverse. Mais de ce côté, le recours à la raison semble une idée dépassée[16].

Reste non pas la question de Dieu, mais celle de Leibniz : Pourquoi y-a-t-il de l'être plutôt que rien ? La question est différente de celle de l'existence de Dieu qui ne me paraît en rien répondre dans ce cas. La seule réponse actuellement possible – ce sont les spécialistes de physique théorique qui peuvent aller plus loin – est que le monde, la matière n'a jamais eu de commencement et n'aura pas de fin, que le vide absolu n'est

[15] *Interview* de Mgr Jozef De Kesel dans *La Libre Belgique*, des 15, 16 et 17 avril 2017.

[16] C'est la position de Léo Apostel, *Actes du colloque : Athéisme et agnosticisme. Problème d'histoire du christianisme*, 16, p. 168, que je cite d'après Robert Joly, *op cit.*, p. 17.

qu'une vue de l'esprit, que la matière ne peut provenir de rien sinon de la matière, comme l'a expliqué par exemple Noël Rixhon[17].

Tout est-il acquis pour toujours ?

Ce qui suit ne peut, certes, constituer un argument de fond pour démontrer la validité intrinsèque de l'athéisme, mais traduit les préoccupations de beaucoup d'athées et le sentiment de légèreté que leur donne la position d'agnosticisme ou d'athéité. L'agnosticisme moderne s'est justifié d'abord par la prudence ; ensuite, à l'époque contemporaine, souvent par le sentiment de tranquillité causé par la certitude de la fin des religions.

Certes le retour du religieux, et plus encore celui des religions ne sont pas si évidents. Par ailleurs, bien des changements sociologiques sont en cours.

Sur ce dernier plan, on ne peut que suivre, selon moi, Jean-Pierre Bacot, quand il relève que, *grosso modo*, en Europe, l'adhésion d'une religion était, autrefois, tendanciellement un marqueur des classes supérieures, mais qu'aujourd'hui, elle est devenue tendanciellement un marqueur des classes socialement et culturellement inférieures, notamment du fait de l'immigration, elle-même plus multiple que beaucoup se l'imaginent[18]. La conséquence est que beaucoup de citoyens « de souche » voient très peu ce qui se passe par-dessous. Or, dans certains quartiers, même quand il y a une relative tolérance, elle ne s'étend pas aux athées[19].

Toute une génération, celle de mai 1968, a refusé de s'intéresser à la religion parce que c'était une affaire classée. Sartre ne voulait pas dire autre chose. Les religions traditionnelles dominantes sont, certes, en voie d'écroulement presque partout en Europe de l'Ouest, mais il faut bien constater que les questions religieuses sont toujours là et qu'il y a bien plus de violence religieuse, même en Europe de l'Ouest, ces vingt dernières années qu'au cours du siècle précédent.

---

[17] Noël Rixhon, « Agnosticisme-matérialisme », dans *Cahiers d'éducation permanente de La Pensée et les Hommes*, Toile@penser n° 009-005, 2014.

[18] Jean-Pierre Bacot, *Une Europe sans religion dans un monde religieux*, Paris, Éditions du Cerf, 2013, p. 234.

[19] Voir par exemple Ludivine Ponciau, « Contre le radicalisme, les Molenbeekois misent sur l'éducation religieuse », *Le Soir* du 10 février 2017.

La Cour européenne des droits de l'homme prend, maintenant, plusieurs décisions par mois en matière religieuse (contre un arrêt de 1950 à 1993…). Est-on si sûr que les hymnes à la seule laïcité (qui n'implique pas l'athéisme – ce qui est vrai), dans le respect de toutes les convictions, sont suffisants ? Sans pour autant virer à la panique irrationnelle, la tranquillité et la confiance d'autrefois n'ont-elles pas quelque chose de « décalé » aujourd'hui ?

Une erreur grave serait de croire qu'il y a une évolution lente, mais linéaire et fatale, qui fait sortir du jeu les religions et le religieux. À cet égard, la situation de la Belgique est intéressante d'un point de vue historique.

Malgré l'absence de sondage, on peut estimer la situation de l'incroyance, en Belgique, avant 1914. Ainsi, pour Els Witte[20], vers 1900, cinquante-quatre pour cent de la population masculine (la base du calcul est électorale), appartient au monde non catholique. Cela n'équivaut pas aux athées, mais dans la virulente ambiance de l'époque, un tel chiffre explique que le monde du travail a quitté l'univers catholique. Mais d'autres chiffres viennent corroborer le premier. Dans les communes industrielles de Liège et du Hainaut, entre 1920 et 1924, on a de vingt à trente pour cent de non-baptisés, et jusqu'à quarante-cinq pour cent de mariage uniquement civil. Seraing comptait quarante pour cent de non baptisés avant 1914. Après 1918, ce chiffre tombe à vingt, puis à dix pour cent, et à cinq pour cent en 1960. Le nombre de divorces double entre 1900 et 1920, mais stagne ensuite jusqu'en 1949. Quant aux mariages uniquement civils, même dans les communes ouvrières, il oscille entre sept et dix pour cent de 1919 à 1949.

Dans le même ouvrage qu'Els Witte, John Bartier montre qu'en 1912, la *Fédération nationale* (belge) *des sociétés de libres penseurs* – tous se revendiquant de l'athéisme –, compte trois cent septante cercles locaux regroupant vingt-six mille membres[21]. En 1937, il n'y a plus que cent soixante-trois cercles et neuf mille membres. La Fédération a été dissoute il y a quelques années.

Plusieurs éléments entrent en ligne de compte pour expliquer cela, mais le principal est la réussite de la reconquête par l'Église des milieux populaires, grâce à son réseau syndical, mutualiste, hospitalier, scolaire…

[20] Els Witte, « Déchristianisation et sécularisation en Belgique », *Histoire de la laïcité principalement en Belgique et en France*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979, pp. 149-179.

[21] John Bartier, *La Franc-maçonnerie et les associations laïques en Belgique*, pp. 177-200.

Une action de conquête, de reconquête de la religion peut se faire, même à époque récente.

Le cas de l'islam contemporain est identique. Le salafisme apparaît dans l'entre-deux-guerres, monte après 1950 et génère les violences à partir des années 1970-1980. C'est une vraie division ou reconquête de l'islam.

Pour les cercles de libres penseurs, il faut en plus faire intervenir la rupture (par exclusion) d'avec le POB en 1912. Cette reconquête est terminée, mais le syndicalisme chrétien reste dominant. Rien n'est fatal et tout – surtout l'inattendu – peut se produire. La mode est passée, mais il y a trente ans, on supputait, même chez les laïques, le nom du groupe religieux nouveau (la « secte ») qui monterait en puissance, en remplacement, chez nous, du catholicisme (mormons ? scientologues ?).

En matière religieuse, l'Europe n'est pas si loin de la situation de la fin de l'empire romain.

Donc l'athéisme...

Il est fréquent que les athées jugent sévèrement les agnostiques. Le prototype de cette attitude est Engels qui déclare, dans l'introduction anglaise (1892) du *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, que l'agnosticisme est un matérialisme honteux. Lénine est à peine plus tendre dans le chapitre IV de *Matérialisme et empiriocriticisme* (1909) : « Chez Huxley[...], son agnosticisme, n'est que la feuille de vigne de son matérialisme ».

Tout récemment encore le politologue de l'Université de Mons, Serge Deruette, vice-président de l'*Association belge des athées*, expose :

> « Pourquoi se revendiquer athée ? Et non, plus prudemment agnostique ? C'est que, cédant à la nécessité consensuelle d'un doute, dont il est de bon ton de se réclamer au sujet d'un Dieu, que l'on sait pourtant ne pas être et offrant l'avantage non négligeable d'éviter le reproche du 'dogmatisme', l'agnosticisme est souvent une forme honteuse de l'athéisme. »[22]

Selon lui, comment comprendre qu'un Dieu aurait, « rien que pour les hommes, créé un univers qui compte, exclusivement dans ce que nous pouvons observer… pas moins de dix[23] étoiles ? ».

[22] Serge DERUETTE, « Mais comment peut-on être athée ? », dans *Espace de libertés*, nº 456, février 2017, pp. 42-43.

Il me paraît mieux inspiré que François de Smet qui se complaît, dans une attitude toute d'athéité, quand il conclut : « Si la religion est en général le fruit d'un parcours collectif charrié par l'émulation du groupe, l'athéisme, lui, est condamné à rester le fruit d'une démarche intellectuelle mûrie dans la solitude d'une âme qui…[23] ».

On peut certes, et heureusement, être agnostique et anticlérical, mais l'athéité, c'est l'absolu contraire de ce qu'il faut faire.

[23] François De Smet, « Être athée, est-ce bien raisonnable ? », *Espace de libertés*, nº 439, janvier 2015, pp. 60-62.

Nos Toiles@penser 2017

disponibles sur demande et sur notre site http://www.lapenseeetleshommes.be

Ambitions de la laïcité

Du bon usage de la laïcité, Marc Jacquemain
Manifeste d'interdépendance — Aepl, Association européenne de la Pensée libre
Le combat des Lumières, Marcel Voisin
L'islam dans la laïcité. Émile Combes, réformateur des medersas algériennes, 1892-1895, Pierre Besses

Lutte contre les fausses croyances et les fausses sciences

Une boîte à outils contre le créationnisme, Stéphane Louryan

Avancées en faveur de l'éducation

Le Pacte pour un enseignement d'excellence, révolution ou illusion, Claude Wachtelaer

Au féminin

Le harcèlement à l'égard des femmes
Introduction, Latifa Aït Baala
Touche pas à ma pote, Béa Ercolini
Le harcèlement, une question d'émotions ?, Patricia Melotte
Que dit la loi ?, Abella Martin
Le harcèlement : une telle violence, Viviane Teitelbaum
Les actions, Collectif

La Justice

Vous avez dit Justice ? Violences et fantasmes du système pénal
La violence de l'État, Geoffroy de Lagasnerie
La détermination de la responsabilité pénale par la justice, Geoffroy de Lagasnerie
Vision de la répression opérée par le système pénal, Geoffroy de Lagasnerie

Et si l'on réfléchissait aux clichés de la bien-pensance...

Et si l'on réfléchissait aux clichés de la bien-pensance..., Agora Pensée libre

Bien-pensance ou pensée dominante ?, Agora Pensée libre

Les polémistes d'hier et d'aujourd'hui ?, Agora Pensée libre

Et si on en finissait avec le politiquement correct...

Les dérives de la perversion, Agora Pensée libre

Le loup dans la bergerie, Agora Pensée libre

La querelle du créationnisme, Agora Pensée libre

Le politiquement correct et le racisme, Agora Pensée libre

Le politiquement correct dans ses différentes évolutions, Agora Pensée libre

L'Europe

Que faire, face à la situation géopolitique de l'Europe ?

Le contexte géopolitique, Midi de la Pensée libre

La relation Otan-Union européenne, Midi de la Pensée libre

Les États-Unis d'Europe, Midi de la Pensée libre

La défense européenne, Midi de la Pensée libre

La société européenne de défense, Midi de la Pensée libre

L'Europe et ses frontières, Midi de la Pensée libre

Réflexions à propos de l'islam

Les Lumières dans l'islam, Rudi Roth

Solidarité, société décente, une réponse humaniste

De quoi parlons-nous ?, Charles Coutel

La crise de la solidarité, Charles Coutel

La crise de l'humanisme et la solidarité, Christophe Habas

Histoire de la franc-maçonnerie, René Le Moal

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre site internet à l'adresse www.lapenseeetleshommes.be, sous l'onglet Toiles.

Vous pouvez également obtenir la liste de nos *Toiles@penser* ou une de nos *Toiles@penser* en version papier sur simple demande au 02 640 15 20 ou par mail à secretariat@lapenseeetleshommes.be.

Vous souhaitez être tenu(e) au courant de nos publications et de nos programmes d'émissions télévisées et radiophoniques ?

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
http://www.lapenséeeetleshommes.be

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons mensuellement nos programmes détaillés

La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 02 640 15 20 – 02 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.Be
christiane.loir@ulb.ac.be

Visitez notre site
www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Communauté française